

LES PEUPLES PRÉISLAMIQUE ET PRÉCOLONIAUX DU TCHAD : COMMUNAUTÉ, DIVERSITÉ PATRIMONIALES ET LES FACTEURS CONTEMPORAINS D'ADVERSITÉ

DJIMADOUMADJI Naidongarti

*Enseignant-Chercheur à l'Université de Doba
dnaidongarti@gmail.com*

Résumé

Le Tchad, territoire abritant une multitude d'ethnies, a été fait Etat colonial le 05 septembre 1900 et dénommé « territoire militaire des pays et protectorats du Tchad ». Les limites frontalières ont été définitivement délimités en 1936 et le pays a accédé à son indépendance le 11 août 1960. Déjà, à la veille de son indépendance le bouillonnement du tribalisme ou de l'ethnicisme battait son plein. De son indépendance à nos jours, les violences ethniques se multiplient. Elles sont attisées par des manipulations politiques. Pendant les deux dernières décennies, le mal devient profond. Les Tchadiens ont du mal à vivre ensemble. C'est ainsi que nous nous interrogeons de savoir en quoi le passé antérieur à l'islam et à la colonisation a-t-il contribué au mal de vivre ensemble au Tchad. Pour identifier le mal, nous avons étudié le passé antérieur des neuf groupes ethniques du Tchad. De cette étude, il est ressorti que les différents peuples du Tchad ont à peu près la même ligne de migration. Ils ont des valeurs morales et culturelles antérieures presque identiques. C'est dire que leur passé précolonial ne devrait en aucun cas, être à l'origine de l'ébullition sociale en marche aujourd'hui. S'il y a trop de tensions sociales aujourd'hui, les causes seraient parties du choc civilisationnel entre l'occidentalisme et l'orientalisme dont les vecteurs sont le prosélytisme chrétien et musulman, l'influence des puissances extérieures et les manipulations des hommes politiques.

Mots clés : Tchad, crises sociales, causes, passé, politique.

Abstract

Chad, a territory sheltering a multitude of ethnic groups, was made a colonial state on September 5, 1900 and named "military territory of the countries

and protectorates of Chad". The border limits were definitively demarcated in 1936 and it gained independence on August 11, 1960. Already, on the eve of its independence, the ferment of tribalism or ethnicism was in full swing. From its independence to the present day, ethnic violence has increased. They are fueled by political manipulation. During the last two decades, the evil has become profound. The Chadians have difficulty living together. This is how we wonder how the past before Islam and colonization contributed to the difficulty of living together in Chad. To identify the evil, we studied the past history of the ten ethnic groups of Chad. From this study, it emerged that the different peoples of Chad have approximately the same migration line. They have almost identical prior moral and cultural values. This means that their precolonial past should in no case be at the origin of the social turmoil underway today. If there are too many social tensions today, the causes would lie in the civilizational clash between Westernism and Orientalism, the vectors of which are Christian and Muslim proselytism; the influence of external powers and the manipulations of politicians.

Keys words: Chad, social crises, causes, past, politic.

Introduction

La défaite de Rabah le 22 avril 1900 consacre la naissance du Tchad. Mais la définition des limites territoriales n'était, pendant ce temps, pas encore définitive. Les limites au sud de ce Tchad colonial s'arrêtaient juste au niveau du 10° parallèle. Ce qui est connu aujourd'hui sous le vocable "sud du Tchad", était rattaché au bloc appelé Oubangui-Chari. Ce n'est qu'en 1936 qu'il était définitivement annexé au bloc saharo-sahélien pour former le Tchad tricolore aujourd'hui. Cet Etat précolonial regroupait plus de 150 ethnies ou sous-groupes ethniques. On dirait que l'Etat tchadien est constitué d'autant de nations (Gali, Kariki et al 246). Cette pluralité ethnique, au lieu de constituer une richesse, développe la scène insurrectionnelle.

A partir de 1979, ces antagonismes quittent le terrain ethnique pour le terrain religieux et spatial. Le clivage lié à la religiosité (Doum-Sara) et au régionalisme (Nord-Sud) s'amplifie. De nos jours, l'ethnicisme, le régionalisme et le *religionisme* entachent

sérieusement le bon-vivre-ensemble. De par le privilège politique, l'aristocratie gouvernant, constituée des Goranes, des Zaghawa et Arabes, attise la tension, mettant en mal la cohabitation pacifique. C'est comme si appartenir à certains groupes ethniques, c'est être noble, au-dessus des autres, et appartenir à d'autres, c'est en revanche, être appelé à la résignation, à l'infériorité, donc des sous-Tchadiens. (Gali, Kariki et al 247). Il en découle une cascade de morts, des rivalités sordides, des vengeances sans fin et qui sont manipulées à des fins politiques. Cette inquiétante situation nécessite une solution intellectuelle en vue d'envisager des solutions politiques adéquates. C'est dans cet ordre de réflexion que nous nous sommes inscrits pour commencer cette étude.

Notre objectif consiste à amener chaque Tchadien à se mirer à travers son passé préislamique ou précolonial et se regarder en tant qu'individu dans le peuple tchadien, forgé par la colonisation et la mondialisation aujourd'hui. Ceci nous a conduit à l'étude des valeurs sociales et culturelles de chaque grand groupe ethnique du Tchad d'avant l'islamisation et l'évangélisation. Nous étudierons tour à tour les Toubou, les Arabes, les Peuls, les Kanembou, les Ouaddaï, les Hadjarai, les Mundang, les Mayo-kebbiens, les gens de la Tandjilé, les Baguirmi et les Sara. A l'issue de cette étude du passé, nous ferons une analyse critique des crises qui prévalent aujourd'hui. Pour atteindre ces objectifs, une question se pose de savoir « quels furent les passés des entités ayant constitué le peuple tchadien et pourquoi tant de déchirements entre les Tchadiens aujourd'hui). Autrement dit :

- Quels étaient les passés moraux et culturels lointains des entités ethniques au Tchad ?
- Est-ce que les querelles ou conflits sociaux aujourd'hui sont inhérents au passé anté-islamique et anté-christianisme ?

Notre méthodologie se fonde sur la compilation des sources écrites (matérielles et électroniques), croisées avec des sources orales. Pour être plus clairs, nous avons consulté des sources anthropologiques, sociologiques, historiques, archéologiques, linguistiques et géographiques pour arriver à circonscrire l'objet de l'étude.

1- Les Toubou

Toubou est une appellation émanant de la langue kanuri du Kanem qui peut être découpé : tou =tibesti, massif montagneux de l'extrême nord du Tchad et bou= habitant. Alors, Toubou signifie habitants du Tibesti. Cette désignation a longtemps fait l'objet de contestation. C'est avec la rébellion toubou d'à partir de 1960 que son usage a été diffusé, en tant que nom d'un groupe ethnique. Mais son sens premier, en tant que nom des habitants du massif montagneux du Tibesti, n'a pas requis l'unanimité. Par extension, il est utilisé pour désigner tous les habitants du BET. La différence est régionale. Les deux principaux sous-groupes toubou sont les Tédá et les Dazza. Les Tédá sont au nord (Tibesti) et les Dazza au sud (Borkou). Les Arabes appellent Toubou, Gorane ; nom qui sera retenu par les militaires et les administrateurs coloniaux (Baroin 9). À ces deux sous-groupes sont annexés les Kréda du Bahr El-Ghazal et les Zaghawa de l'Ennedi et du Ouaddaï.

1.1. Les origines des Toubou

Les origines des Toubou ont fait l'objet de plusieurs hypothèses. Certaines traditions rapportent qu'ils sont d'origine autochtone, c'est-à-dire qu'ils sont descendus des massifs du Tibesti qui leur ont donné ce nom. Ceux-ci seraient de peau noire. D'autres sources les font venir du Fezzan ou du Kowar (Libye) et seraient de teint blanc. El Bakri rapporte qu'en l'an 667 après Jésus-

Christ le conquérant Okba Ben Nafi s'est emparé du Fezzan et a escaladé les pentes escarpées de Kawar. Ces Toubou blancs se seraient brassés avec les autochtones noirs entre le VII^e et le VIII^e siècle. D'autres auteurs, comme Salizarau et Léon l'Africain, ont estimé que les Toubou sont des Berbères métissés de sang noir avant l'ère chrétienne. Urvoye, quant à lui, pense qu'ils sont d'origine nilotique (Dalmais 52).

1.2. Les valeurs sociales et culturelles préislamiques

Comme tous les peuples, les Toubou avaient des valeurs culturelles préislamiques et précoloniales propres à eux. Les rites traditionnels préislamiques étaient nombreux. Il s'agissait des offrandes aux ancêtres (*sadaga*) et des rites agraires. Ces rites se pratiquaient dans les grottes ou dans les Oasis en prélude aux semailles, à la fécondation des palmiers, aux récoltes et à la cueillette des dattes (Baroin 64). Des *sadaga* ou repas sacrés sont officiés par un vieillard appartenant généralement au clan *ederguia*, considéré comme le clan des autochtones, appelé « maître de la terre ». C'est seulement après ce rite que les autres se mettent au travail. Avant l'installation sur un site, un maître de la terre officie un *sadaga*. (Chapelle, 1982 38). Ceci montre que l'on est en face d'une société à vocation agricole. L'activité pastorale serait une imitation des Arabes et Peuls, qui sont arrivés vers le XVII^e siècle et surtout de leurs voisins Touaregs. Sur le plan social, nous mettons l'accent sur le mariage. Les jeunes se marient vers leur vingtième année. Pour se marier, le garçon doit prouver sa capacité par un vol d'animaux. C'est la condition nécessaire pour intéresser les jeunes filles. Il y a au mariage, diverses interdictions : de tribu, condition de caste et de parenté. L'endogamie, pratiquée aujourd'hui par ce peuple, n'est pas sa tradition. Le jeune homme ne peut guère épouser les jeunes filles au milieu desquelles il a été élevé, parcequ'ils sont, pour la plupart du temps, ses parents. Il doit s'écarter de sa

famille et parfois du pays d'enfance. Il doit se marier hors de son clan pour provoquer un brassage dans la société toubou. Le mariage a un caractère mixte. Souvent le rapt et la bataille caractérisent ce mariage, mais la coutume le considère comme valable (Chapelle, 1987 273)).

1.3. Les croyances religieuses des Toubou

Les Toubou avaient des croyances religieuses ancestrales que l'islam n'a pas si vite effacées. Ils croyaient aux *djinns*, êtres invisibles mais mortels. Ces génies regroupaient dans leurs cohortes les vieux esprits de la montagne, des dunes et des lacs. C'est à eux qu'on s'adressait pour demander protection et aide. Ce sont eux qu'on invoque lorsqu'on prête serment solennel. C'est le cas des Bideyat de l'Ennedi. Ces génies avaient des champs d'action régionaux. (Chapelle, 1987 387). Il y avait par exemple : *fada manda*, le génie de la région de Fada qui est vindicatif ; de même que *heya*, le génie d'Amdjeres. D'autres génies sont bienfaisants comme celui de *Gettara-déli manda*, donc l'on ne peut pas demander une mauvaise chose. D'autres, tel *kiesiberi* de Ounianga, peuvent causer la mort d'un ennemi. Les Bideyat considéraient par exemple le caïman comme leur génie protecteur et donc, ne devaient pas le tuer. La tradition rapporte que les Bideyats ainsi que de nombreux Tédas ou Daza savent arrêter le vent, éloigner et attirer les nuages, retrouver les brebis égarées par des moyens magiques. Chez certaines tribus Toubou, lorsqu'une chèvre crie la nuit, c'est qu'elle est battue par un génie. Si elle meurt, on ne la mange pas. C'est la raison pour laquelle, il ne faut pas manger une bête morte (Chapelle, 1987 386).

Bref, les Toubou préislamiques furent des animistes, des paysans et leur mode de mariage était endogamique. L'islamisation chez les Toubou serait un phénomène récent. En 1812, Mohammed El Tounsi ne l'a pas constaté lors de son

passage au Tibesti. Cinquante ans après, Nachtigal signale la présence des pratiques de base (prière et ramadan) dans le Tibesti (Chapelle, 1982 63).

2. Les Arabes

La localisation des Arabes au Tchad n'est pas chose facile en raison de leur mobilité. Toutefois, l'on peut localiser globalement leur base traditionnelle. Les Hémates, sous-groupe Djobeina, vivent dans les régions du Sora et du Fitri. Les Oumar vivent dans le Guéra, tandis que les Khozzam se trouvent dans le Ouaddaï et le Baguirmi. Les Salamat, quant à eux, vivent entre le Chari, le Fitri, le Baguirmi et le Dékakiré. Ceux-ci cousinent avec plusieurs sous-groupes, notamment, les Yessié, les Ouled Moussa, etc. Les Ouled Rachide sont dispersés depuis la vallée du Batha jusqu'au Baguirmi. Les Missériés forment la plus importante tribu arabe du Batha. Ils se divisent eux-mêmes en Missériés noirs et Missériés rouges. Les Toudjours sont entre le Batha et le Kanem. Ces noms de tribus expliquent le sentiment que les Arabes ont de conserver leur origine (Dalmais 31). Par le passé, les Arabes nomadisaient globalement dans la région centrale (Batha, Guéra, Ouaddaï, Chari-Baguirmi). Ils étaient limités dans cette partie à cause de l'humidité et de la glossine au Sud.

2.1- Les origines des Arabes du Tchad

Carbou rattache les Arabes à deux ensembles : les Hassaounas qui abordèrent le Tchad par le Nord (Libye) et les Djobeinas qui seraient arrivés de la vallée du Nil entre le XIV^e et le XIX^e siècle. Tout compte fait, les Arabes sont arrivés au Tchad pendant la période islamique. Parmi eux les Hassaounas, les Ouled sliman, originaires de la Tripolitaine sont la dernière vague d'immigration au Tchad entre 1840 et 1850 (Dalmais 32). Ces

tribus arabes sont regroupées en deux groupes raciaux (si l'on peut se permettre le terme) qui n'ont aucun rapport entre eux. Il y a les "Arabes blancs" venus de la Tripolitaine et les "Arabes noirs" venus du Soudan (Baroin14).

2.2- La structure politique de la société arabe du Tchad

Sur le plan politique, l'on doit noter que les Arabes sont, pour une grande part, des nomades. Et, les nomades n'ont pas une résidence fixe et donc, ne doivent naturellement pas disposer d'un Etat centralisé. Ils entretiennent toutefois, des rapports (bons ou mauvais) avec des Etats d'accueil. S'ils ne sont pas bien accueillis, ils soutiennent souvent les mouvements complotistes contre le pouvoir central. Cependant, certaines tribus arabes de l'Est et du Sud-est sont des agropasteurs et donc des sédentaires. Les organisations sont purement sociales et se limitent à des niveaux familiaux, claniques ou tribaux. Au total, ce sont des sociétés tribales autonomes, dirigées par des patriarches ou des chefs de Kachimbé (Baroin 14).

2.3- Les mœurs et cultures des Arabes du Tchad

L'une des considérations culturelles des Arabes, c'est qu'ils sont des nomades. Et, leur vie est dominée par la préoccupation du troupeau (sa protection, sa maintenance et sa propreté). Pour eux, le bétail est la source du lait, leur nourriture principale et parfois leur seule nourriture. Cela dit, leur bétail incarne leur vie. C'est pourquoi, ils sont appelés à protéger le bétail par tous les moyens (Chapelle, 1987 88). Leur genre de vie varie avec les conditions climatiques. Si les conditions leur permettent, ils sont à la fois éleveurs et agriculteurs ; c'est le cas des Arabes noirs. Ceux qui vivent dans des zones arides se contentent uniquement du pastoralisme. (Chapelle 1987 88). Le caractère particulier chez les Arabes, utile à souligner ici est qu'ils répugnent à tout travail manuel. Ils ne sont pas prêts à admettre la soumission

pour un travail manuel, forcé qu'une autorité quelconque tenterait de leur imposer. (Courtécuisse Croquevielle et al 25). Sur le plan religieux, les Arabes du Tchad pouvaient, comme tout peuple, pratiquer l'idolâtrie. Mais les Arabes du Tchad sont arrivés déjà islamisés. Et aussi, ils ont trouvé des musulmans déjà mûrs dans le Kanem-Bornou et au Ouaddaï. Ceci dit que leurs valeurs morales sont axées sur les principes coraniques. Ce sont eux qui propagent l'islam par la suite (Baroin 64).

3. Les Foulbé

Les Foulbé (pluriel de Peul) existent au Tchad et dans toute l'Afrique soudanienne. Ils sont des nomades se déplaçant du Borkou au Moyen-Chari, en passant par le Batha, le Kanem, le Baguirmi, etc., sous le nom mbororo ou Foulata. Il y en a parmi eux qui sont des sédentaires, localisés au Mayo-Kebbi où ils forment une communauté avec leurs frères du Cameroun. Ils avaient effectué jusqu'en 1900 des razzias sur des populations du Logone. Leur rapt avait touché Doba et le Mandoul en général. (Dalmais 34).

3.1- Les origines des Foulbé du Tchad

Les Foulbé ont une origine discutée. Certains disent qu'ils avaient suivi pendant des siècles un long mouvement de migration qui les avait conduits du Nil au Fouta Djallon en Guinée, par la cuvette tchadienne. À partir du VII^e siècle, ils ont fait un mouvement retour vers l'Est appelé l'invasion fulbé. Ils s'étaient infiltrés de manière pacifique au Bornou (pays Haoussa) et au nord-Cameroun. Ce mouvement avait pris la dimension de conquête qui avait envahi l'empire du Bornou, les Sultanats de Mora, Mandara et Adamaoua. Dans le territoire du Tchad de nos jours, la présence des Fellatas a été attestée dès la fin du XV^e siècle au nord de Massénya, avant la fondation de cet

Etat. C'est la première vague d'arrivée des Foulbés au Tchad. Pour Maurice Delafosse, les Fulbés descendraient de Fouth/Phoud/Foul, des traditions judéo-chrétiennes, un peuple de la Palestine, mais qui après un long séjour avec les Egyptiens et les Ethiopiens, avait élu domicile en Afrique vers le VI^e siècle avant Jésus Christ dans les voisinages de l'Égypte et non loin de la mer, dans la Cyrénaïque. C'est à partir de 80 après Jésus Christ que ces judéo-Syriens, sous la persécution romaine, se mirent à migrer vers l'ouest de Tooro où ils prirent le pouvoir politique des mains des Toucouleurs. À la suite d'un conflit, ils se dispersèrent à travers l'Afrique de l'Ouest. Ainsi, les Fulbés ne pouvaient être que des Blancs métissés et acculturés au point de se retrouver avec une langue dont l'origine est un casse-tête. (Aboubacry, 2004).

3.2- Le mode de vie des Mbororo

Comme les Arabes, ils sont au Tchad des nomades perpétuels. Il n'existe pas à cet effet, un État peul au Tchad du genre le *limido* du nord Cameroun. Ils sont une communauté homogène, mais leur nomadisme leur empêche de constituer un État. Leur organisation est de type lignager, mobile et autonome.

3.3- La culture et la religion des peuls

Les Peuls ont un grand ressentiment pour leur bétail. Leurs animaux sont au cœur de leur vie. Le Peul ou Mbororo a un principe de base que l'on enseigne dès l'enfance pour le respect du droit de la communauté. Ce principe est appelé le *palaku* qui implique cinq obligations que doit apprendre et appliquer tout enfant peul. Les cinq obligations sont : le *semte* (reserve, humilié), *nédhingo* (respect et soumission), *Mungal* (moral de la patience et d'endurance), *le Hakikiilo* (ruse, discernement et intelligence), *le Berndé* (mépris de soi, la fierté et le sens de l'honneur). Dans cette éducation, la connaissance du soi est

transmise généralement par la mère. Les Peuls ont un mode de vie et une culture différente des autres, qui font d'eux, une société particulière. Ils sont souvent marginalisés par rapport à cette attitude. Ils sont un peuple pacifique, mais ils réagissent dangereusement lorsqu'ils sont menacés ou que leurs intérêts sont touchés. (Hindou, 2021).

4. Les sédentaires du Kanem Bornou et des insulaires du Lac-Tchad

Kanem est le terme qui désigne, dans la langue kanembou, le sud et kanembou désigne les habitants du Sud. Dans cette partie du pays, les Tchadiens y vivant sont appelés globalement kanembou d'une part et Bornou d'autre part. Les appellations Kanembou, "Kanuri" ou "Magumi" semblent être des appellations exotiques. Ils semblent être des appellations coloniales. D'ailleurs, le nom Kanem et Bornou sont des noms géographiques qui désignent les anciennes cités du Kanem et du Bornou, donc, sont plus régionalistes qu'ethniques. Il existe des dizaines d'appellations tribales, mais qui sont fondues, mélangées ou oblitérées dans l'appellation contemporaine, Kanembou ou Kanembu. (Magnant, 183). Les Kanembou vivent au Nord-est et à l'Est du Lac, mêlés aux Arabes et Teda (Toubou). Les Kanembou représentent 1,8 % de la population totale.

4.1- Les origines des Kanembou

Ils se disent originaires du Borkou. Selon la tradition rapportée par Jean Chapelle, le premier patriarche s'appelait Sef qui est venu du Yémen, en passant par l'Abyssinie et qui aurait débouché au Borkou. Il avait à ses côtés les Maguemi qui avaient été des Métis Arabes-blancs et Ethiopiens noirs (migrations d'entre le VIII^e et le XII^e siècle. Sef et les Maguemi s'étaient

arrêtés au Kanem pour fonder avec les Sô noirs autochtones, la première dynastie qui aurait été blanche ; la dynastie des Sefoa. Elle répandait en même temps l'islam. Ils ont aussi assez de rapprochement avec les Boudouma et les Kotoko. (Dalmais 36). Les Kanembou se trouvent aussi autour de Massakouri et Mossoro. Ces noyaux excentriques ont quitté le Kanem, après la venue des Français pour s'éloigner de l'Aliffa de Mao. (Chapelle, 177).

4.2- L'organisation sociale et politique

Comme partout ailleurs dans le Sahara et le Sahel, il y a la classification sociale. Il existe un groupe à statut particulier, appelé *Haddad* en arabe, *Azza* ou *Dazaga* dans leur dialecte. Au Kanem, le terme utilisé est *duu* ou *dugu* en Kanembu. Cette organisation endogamique s'étale sur trois catégories principales : il y a le groupe de chasseurs au filet ("*séraya*" au Kanem, *Ngiri-ngirima*" au Bornou, "*kodra*" au Guéra, *dermudi* au Ouaddaï); le groupe des artisans (forgerons, potiers, extracteurs de natron, chanteurs et musiciens) et le groupe des agriculteurs-éleveurs sédentaires qui sont armés d'arcs et des flèches et qui se distinguent ainsi des autres Kanembu qui utilisent la lance. Les forgerons et les potiers constituent en particulier, des groupes endogamiques vivant en marge des campements nomades ou des villages sédentaires. (Magnant 194). Leurs villages, constitués de huttes de paille, hérissent les sommets des dunes du Kanem. Les Kanembou sont des cultivateurs-éleveurs sédentaires. La vie d'un Kanembou ressemble d'ailleurs singulièrement à la vie de la plupart des peuples sédentaires cultivateurs, à quelques détails près (Ambassade de la République du Tchad en Allemagne).

Sur le plan politique, les Kanembus relevaient du plus ancien empire du Bassin du Lac-Tchad, le Kanem-Bornou, fondé entre VIII^e et IX^e siècle par les Zaghawa, venus de l'Est.

(Dinguemadji 21). Il s'agit d'un Etat bien organisé avec un gouvernement composé de 12 membres. Par ordre, il y a le *Kaïgama* (Commandant de l'armée), le *Yérïma* (Gouverneur de la province de Yéri), chargé de contrôler l'invasion touareg, le *Galadima* (Gouverneur de Galadi), le Tchoroma (prince héritier), l'Arjiroma (Gouverneur de Bagari), le Kadzelma (Gouverneur de Kadzel), le Kagoustema (Gouverneur de Kagousti), le Mestrema (chef de harem) et le Yérïma (sous Mestrema). (Dinguemadji 45).

5. Le groupe Lisi selon Barth

Ce groupe se désigne ainsi à cause de son homogénéité linguistique. À ce groupe appartiennent les Kouka, les Médégo, les Baguirmi, les Bilala (Boulala), les Kenga, les Abou Semen et les Babalia de Bout el Fil. Barth avait signalé en 1855 la parenté linguistique des Kouka et Baguirmi. En 1909, le Commandant Gadeu fait pour la première fois ressortir le rapprochement entre les dialectes lisi et nombre de parlers sara du Logone et du Moyen-Chari (Dalmais 35). Les Baguirmiens avaient dû bénéficier de l'apport quantitatif de plusieurs groupes ethniques au cours de leur histoire. Des peuples d'origines diverses venaient se fondre dans le groupe humain autochtone appelé Barma selon Ahmet Ngaré (1994 26). Ce sont par exemple les Kenga et les Sokoro venu du Guéra, les Boulala venus du Batha, les Arabes, les Fulbés, les Massa, les Sara, les Dik, les Boua, les Niéllim, les Toumak, les Tounia, les Soumray, etc. Il s'agit donc d'une population mosaïque dont le mélange a lieu au cours de plusieurs siècles. Les Bilala, quant à eux, se sont repliés alors autour du lac Fitri, et fondent Yao, leur capitale, où siégera le sultanat. Quelques Bilala se regroupent, dans leur fuite, autour de Massakory et d'Ati. Après leur installation dans la région du lac Fitri, ils abandonnent la langue kanembou pour

un dialecte kouka local. Cependant, ils maîtrisent l'arabe, étant constamment en relation avec les tribus arabes voisines, et avec les nomades arabes qui traversent leur territoire lors des transhumances. Les Kouka sont les anciens alliés des Bilala. Les métissages en ont fait des peuples très proches. (Adama Dancour 15).

5.1- Les origines de ce groupe

En ce qui concerne leurs origines lointaines, nombre de traditions orales font remonter leur origine en Arabie Saoudite, notamment au Yémen. (Adama Dacour 2). Plus spécifiquement, les Kouka disent qu'ils sont venus de Cham (Syrie) au Fitri. Ils avaient été guidés par les Waled Béli dont fut issu Ali Garga Dinar, le sultan des Kouka qui a régné à Yao jusqu'au XVII^e siècle. Un mythe dit que ce sont les Kouka qui ont chassé les Sao du Fitri pour fonder leur royaume. Les Médégo sont le fruit du métissage entre Kadoi (une tribu maba) et les Medje qui les avaient accompagnés. Les Médégo s'étaient imposés au Kouka et avaient fondé à Birni, au pied du Hadjer Médego (montagne) un empire. (Adama Dacourt 28). C'est dire qu'à l'exception des Kenga et Babalia qui ont pu garder leur indépendance, les Boulala, les Kouka et les Médego ont une histoire commune qui les lie. Aux dépens des controverses, ce sont les Boulala qui ont fait fonder le sultanat du Batha et ont chassé les Sao. Ils ont été renversés par les Kouka qui sont à leur tour, demis par les Médégo.

5.2- La religion et la culture

Sur le plan culturel, les tribus du groupe **lisi**, à l'instar des autres groupes ethniques du Tchad, pratiquaient le polythéisme. Chaque groupe adorait son propre dieu. Certains clans vénéraient l'esprit d'un ancêtre défunt. Les Kenga par exemple, pratiquaient le margai. C'est au XV^e siècle que l'islam est

introduit dans la région. Il mettra un long temps pour prendre la place des croyances ancestrales. A l'exception des femmes des autres ethnies, la femme bilala n'est pas excisée, elle est donc plus recherchée et plus chère pour le mariage.

Pour ce qui concerne le royaume du Baguirmi, la tradition rapporte qu'au moment de la fondation du royaume, deux fillettes furent sacrifiées et leurs corps emmurés dans les deux piliers de la porte qui marquait l'entrée de la capitale. L'une fut réincarnée en varan, tandis que l'autre réapparue sous la forme d'un serpent. Depuis lors, aucun Baguirmien ne doit manger de varan ou de serpent, de crainte de heurter les esprits tutélaires du royaume. Les Baguirmiens respectent encore ces prescriptions, ainsi que les interdits alimentaires. (Ambassade du Tchad en Allemagne). Sur le plan linguistique, leurs langues appartiennent au groupe bongo-baguirmien des langues du Soudan central, le Nilo-Saharien. Jean-Pierre Caprile les classe dans le groupe Sara-bongo-Baguirmi, au même niveau que le Baguirmien, le Kenga et le Sara. (Djarangar, 102).

6-Le groupe ouaddaïen

Le Ouaddaï abrite un grand nombre de sous-groupes ethniques. Les composantes ethniques des populations ouaddaïennes sont variées, mais forment un ensemble où la religion, les modes de vie, le passé historique, l'appartenance au sultanat du Ouaddaï, créent une certaine uniformité. Au Nord et autour d'Abéché, on trouve les Maba. A Adré, vivent les Massalit ; à Am-Timan et à Goz-Béida, ce sont les Dado. A Biltine se trouvent les Maba, et les Mimi. A Guéréda on trouve les Tama. (Chapelle, 1987 197).

6.1- Les valeurs socioculturelles

Bien que l'islam soit entré dans la région depuis le XVI^e siècle, les peuples du Ouaddaï ont demeuré longtemps fétichistes.

Jusqu'à nos jours, la survivance du fétichisme chez eux reste vivace. Comme ailleurs, ils croyaient à des idoles. En dépit de leurs multiples totems, ils avaient un dieu commun nommé *kalak*. Ce dieu était au cœur de la vie de tout individu. Le *kalak* est un dieu sauveur et aussi oppresseur. Il est censé apporter aux adeptes la santé, la fertilité des terres, des animaux, la prospérité et la fécondité des femmes. Par contre, si l'on n'obéit pas à sa volonté, il peut créer des malheurs (maladies, mort, sécheresse, infécondité, etc.). Pour se départager en cas de litige, c'est au nom du dieu *Kalak* que l'on jure. Ce dieu est vénéré par l'intermédiaire des ancêtres. (Khayar 33).

6.2- L'organisation politique

Du point de vue social, les Ouaddaïens s'organisent autour de quatre groupes sociaux distincts. Il y a le groupe des nobles, le groupe des tribus soumises (captifs appelés *abid*), les forgerons qui constituent une caste désintéressée et le groupe des descendants d'esclave. (Lebœuf et Annie 23). Les peuples du Ouaddaï sont à vocation agropastorale, mais fondamentalement c'est l'agriculture qui domine. L'élevage est de type domestique et dominé par les caprins, les ovins et les asins. (Lebœuf et Annie 81). Avant la colonisation, les Ouaddaïens tissaient des relations commerciales avec le Bornou, le Darfour et la Méditerranée. Dès lors, les Ouaddaïens s'adonnaient plus au commerce qu'à d'autres activités. Ceci débouche sur le commerce des hommes (esclavages). Nachtigal a estimé à 15000 hommes, les captifs du pays des païens vendus en Tripolitaine et en Egypte. (Lebœuf et Annie 81).

Sur le plan politique, les Toundjours ont fondé au XVI^e siècle le royaume du Ouaddaï. Ce royaume des Toundjours avait régné pendant un siècle avec les populations locales (Maba, Tama, Mimi, etc.) C'est en 1615 que le pouvoir avait été pris par la dynastie locale. (Dinguemadji 34). L'organisation de ce

royaume, devenu sultanat, est fondée sur les principes islamiques, étant donné que sa fondation correspond à l'arrivée de l'islam.

7- Le groupe mayo-kebbien

Nous entendons par groupe mayo-kebbien l'ensemble des peuples vivant dans la région du Mayo-Kebbi. Cette région regroupait à la période coloniale trois districts qui sont ceux de Pala, Léré et Bongor. Pour les autres groupes du Tchad, l'ensemble des peuples vivant dans cette région se nomme **Banana** qui signifie en marba ou massa mon ami". (Adoum Mbaïosso 41). La population mayo-kebbienne qui intéresse ce titre est composée des Toupouri, des Moussey, des Massa, les kéra, les Kim et des Moundang. Les Massa ou Masa et l'ensemble ethnique du bassin du Logone ont paru si semblables aux premiers explorateurs. (Damas 1997).

Parlant de leur localisation géographique, on trouve dans le District de Pala, les Toupouri et les Moussey. Dans le District de Léré, vivent les Moundang, les Kado, Djimé et les Pévé qui sont moins homogènes. Le District de Bongor a pour principaux locataires les Massa, les Marba et leurs apparentés. (Cabot 13).

7.1- *L'origine des Massa*

L'origine des Massa a fait l'objet de plusieurs hypothèses contradictoires, mais ces hommes seraient venus du Sud-est du Chari-Baguirmi. Ils auraient été chassés du Baguirmi méridional et étaient arrivés entre le XI^e et le XII^e siècle du Moyen-Chari. Le premier groupe envahissant le pays banana et se fondant avec la tribu des Sao avait constitué le groupe Kotoko. Le deuxième aurait engendré les Mousgoum et les Massa. Le troisième groupe allié avec les Tsaoua avait formé l'ethnie Mandara. Le peuplement massa semble avoir été constitué à partir de petits

groupes familiaux à la recherche des terres fertiles, se mêlant à la population locale. (Damas 1997).

7.2- L'organisation sociopolitique

Dans le Mayo-Kebbi, en marge des royaumes Moundang et Toupouri, il n'y avait ni chef, ni organisation politique. Les regroupements claniques vivaient dans des organisations indépendantes où chaque clan pense à se rendre justice soi-même. Avant la colonisation, ils vivaient isolés, les uns des autres. Il n'existait presque pas de villages bien délimités. En revanche, les Toupouri et les Moundang ont des structures politiques traditionnelles bien organisées à la tête desquelles se trouvent respectivement le Wang et le Gong. (Fleury 16).

7.3- La base culturelle

L'éducation culturelle commence dès le bas-âge. Les plus jeunes sont formés dans le sens de l'imitation par leurs aînés. On leur apprend les premiers pas du *gourna* (danse traditionnelle plus ou moins commune à tout l'ensemble). Ils sont initiés à la lutte qui est aussi une spécificité au Mayo-Kébbi et à l'adresse. On apprend aux adolescents les techniques agricoles et pastorales. Les Mayo-kébbiens pratiquent l'initiation masculine dont le fond ne diffère pas tellement de celle des Sara. (Mbaïosso 89). Les filles pour leur part, sont éduquées par les femmes dans le domaine du ménage. En ce qui concerne l'éducation sexuelle, elle n'est pas uniforme à tous les peuples. Chez les Moundang, les Kéra et les Toupouri, l'on prépare les filles à la vie conjugale. Leur respect à l'égard des hommes est strict. Elles ne doivent pas avoir un rapport sexuel avant le mariage, même avec les prétendants. Par contre, chez les Massa, Moussey et apparentés, il y a une exception. Chez eux, les jeunes filles ont une certaine liberté sexuelle dans le but de s'acquérir l'expérience sexuelle avant le mariage. Dans ces communautés, la virginité

prénuptiale n'importe pas pour les parents. Les jeunes peuvent jouir de leur sentiment sans culpabilité et faire preuve de leur virilité ou féminité. Les Massa n'éprouvent de gêne à partager leur propre femme à leurs meilleurs hôtes. (Mbaïosso 90).

8- Les peuples de la Tandilé

Autour du fleuve Tandjilé situé entre le Chari et le Logone, vit un groupe de populations à cheval entre les Sara et les Massa du Mayo-Kebbi. Ce sont les peuples de Laï et de kélo. Ces peuples avaient subi pendant longtemps les menaces esclavagistes des Baguirmiens. Ils ont pu résister grâce à leur tradition guerrière et leur important dispositif cavalier. Ce groupe de population est constitué des Nantchééré, des Gabri, des Kabalaï, des Lélé et leurs apparentés, des Gam, des Ndam, des Hounar, des Hadé... (Chapelle, 1987 193).

8.1- La tradition culturelle des peuples de la Tandjilé

Il faut noter que ces peuples ont beaucoup d'affinités culturelles et linguistiques entre eux. Leurs dialectes sont menacés par l'influence baguirmienne. Par ailleurs, il faut souligner qu'ils sont assimilés à la fois aux Sara, aux Massa et aux Kim. Ils sont des agriculteurs et éleveurs. Certains d'entre eux sont de grands éleveurs des zébus, des chevaux, mais qu'ils auraient perdus sous l'influence de Rabah. (ENAM 5).

9. Les Sara

Cet ensemble regroupe une multitude de petites ethnies qui ont de nombreux points communs, notamment des dialectes très proches. Ils représentent pratiquement le tiers de la population totale du pays. Ils présentent des morphologies physiques semblables, aux traits négroïdes. Le nom Sara est difficile à

prouver anthropologiquement et historiquement. D'après la tradition orale, le nom sar proviendrait des termes : sarr=forêt donc sara signifie habitant de la forêt. En d'autres termes, sar=palissade ou enceinte qui entoure un groupe de cases habitées par une famille. (Bruel 177). Pour Pierre Mollion, l'appellation sara découlerait de la déformation du terme nazarien, nom utilisé par les musulmans pour désigner les chrétiens.

Sur le plan géographique, on distingue, autour de Sarh et de Koumra, les Goulay, les Ngama, les Nar. Les Mbaye se trouvent sur les rives du Bahr Sara et dans les environs de Moïssala et de Bédiondo. On trouve les Mouroum, vers Laï. Il y a également les Laka de Béïnamar et les Kaba de Goré), les Daye, basés autour de Moïssala et de Koumra. Les N' Gambaye de Moundou représentent le sous-groupe ethnique le plus nombreux. Les Mango, les Gor et leurs sous-groupes (Nangnda, Yamode) ont respectivement pour terroir, Doba, Bodo et yamodo. En plus de ces sous-groupes cités, l'on peut ajouter les Mboum de Baïbokoum, les Daï (Sarh), les Tounia, les Toumak et les Niéllim des contrées de Koumra ; qui ont des dialectes non compris des autres, mais qui sont très proches d'eux par plusieurs indices. À l'exception de ces derniers, il y a une intercompréhension linguistique entre toutes les ethnies dites sara. (Gagsou 11).

9.1- Les Origines

Les Sara provenaient de la dispersion d'un noyau originel venant de l'Est et du Nord-est. Jean-Pierre Magnant, (1982 17) précise que beaucoup de tribus sara sont originaires des alentours du Ouaddaï. Par ailleurs, l'origine lointaine remonterait de l'empire mythique de Gaouga qui se localiserait autour du Bahr El Ghazal au XVI^e siècle. (Kalk 132)

9.2- L'organisation sociopolitique

Outre leur physique semblable, aux traits négroïdes, tous ces peuples vivaient autrefois en petites chefferies indépendantes, regroupées autour d'un chef de terre qui était le garant de l'alliance entre les hommes et les forces divines. Par l'intermédiaire de rites et de sacrifices, dont il était le seul dépositaire, il conciliait au village les esprits. Si le village était plus pêcheur que cultivateur, alors c'était le maître de l'eau qui remplissait ce rôle. Il était assisté par le conseil des anciens du village. D'autre part, chaque village possédait un groupement d'hommes et un groupement de femmes. On y inculquait à la fois l'épanouissement de l'individu et l'apprentissage de ses rôles sociaux au sein de la communauté, ainsi que l'exercice de la solidarité entre les membres du village qui avaient été initiés ensemble. (Le Cornec 6). Chaque chefferie possédait ses propres traditions, ses rites, ses masques, ses interdits alimentaires liés à l'histoire de ses ancêtres (si l'ancêtre fondateur s'était réincarné en varan, il était interdit à la tribu de manger du varan...). Les chefs de terre avaient en général peu de pouvoir temporel ; par contre, ils détenaient un pouvoir divin extrêmement respecté.

9.3- La culture sara

Le pays sara est le creuset de l'initiation traditionnelle masculine au Tchad. Ce sont les hommes adultes de chaque communauté qui constituent l'élément responsable du groupe. Pour assumer cette responsabilité, il faut avoir reçu des aînés le capital d'expériences et de pouvoirs des générations passées, d'où la nécessité pour les jeunes gens d'aller à l'initiation. L'initiation, appelée *yondo* ou *ndo* tout court, (*yo* signifiant force de la mort et *ndo*, tromperie), *lao*, *beul*, permettait l'accès de l'enfant au monde adulte, pour l'arracher à l'enfance et à la domination des femmes. Les cérémonies de passage à l'âge adulte pour les fillettes étaient centrées sur l'excision. Aucune femme ne devait

jamais connaître le *yondo* (Djina 8). Du côté des femmes, à l'exception des Ngambaye, des Mboum, des Laka et des Kaba, les femmes des autres communautés sara pratiquent l'excision. Toutefois, celles qui ne la pratiquaient pas, avaient une autre forme d'éducation féminine qui se pratiquait périodiquement en guise d'initiation des jeunes filles.

9.4. La religion

Il y a plusieurs religions chez les Sara, mais ces religions ont en commun de nombreux aspects. Les sara ont fondamentalement le sens du sacré. Toute initiative, toute production ou tout développement est frappé du sacré. Avant d'entreprendre un projet, les Sara consultent d'abord les divinités ou les ancêtres. Chez les Sara, la fondation du monde est l'œuvre de deux jumeaux : Loa, le Dieu créateur, détenteur de la pierre de pluie et maître des orages, et Sou, proche de l'homme, avec ses défauts et ses ruses. Sou a fait cadeau aux hommes de la houe, du tambour, des armes et des moyens pour se concilier les esprits. Sou est le héros de tous les contes sara. D'autre part, afin de garder vivaces les énergies des ancêtres, on entretenait leur mémoire et on sollicitait leur bienveillance à la fête du nouvel an. (Chapelle, 1987 127).

10. La discussion sur l'ensemble des analyses

L'analyse des 9 groupes de populations d'avant l'islam et la colonisation ci-dessus permet d'identifier des points de convergence et de divergences, pouvant être favorables ou non à la fondation d'une nation solidaire dans ce pays.

10.1- Les différents points de convergences antérieurs des peuples du Tchad

A l'issue des études distinctives des différents groupes ethniques

préislamiques et précoloniaux du Tchad, il se dégage qu'à l'exception des Arabes et des peuls, arrivés islamisés, tous, étaient des animistes. Ils avaient des valeurs morales et culturelles plus ou moins identiques. En religion, il ressort que chaque peuple dispose d'un système qui lui est propre. Toutefois, les Toubou, les Ouaddaï, les Hadjarai, les Sara et les groupes Mayo-Kébbi-Tandjilé et le groupe **Lisi**, croyaient aux sacrés. La croyance aux esprits ancestraux ou aux objets divinatoires issus de la nature, le totémisme dont les souvenirs sont encore vivaces chez chaque peuple, furent la pratique de tous les peuples. Le fétichisme, la pratique de la sorcellerie existaient dans toutes les cultures préislamiques et précoloniales du Tchad. Les variétés sont conséquentes en fonction des diversités climatiques, morpho-hydrographiques et aux activités socioéconomiques. C'est ainsi que l'on peut parler des maîtres des vents dans la zone saharienne, de l'adoration des rochers dans les régions rocailleuses. Dans les zones à forte pluviométrie et hydrographie, l'on vénérât les arbres, les cours d'eau ou il existait des maîtres d'eau, de la terre, etc. (Chapelle, 1987 132). Il ressort aussi qu'à part les Arabes blancs et les Peuls qui sont des nomades, les autres ont tous été, soit agriculteurs-pêcheurs ou agriculteurs-chasseurs, selon les possibilités qu'offre la nature.

10.2- Les points de divergence entre les différents groupes

En dépit des communautés patrimoniales, il y a plusieurs variances dans l'éducation de base et dans le système matrimonial. Dans l'éducation de base, celle du Sud en général est dominée par l'initiation masculine qui est la phase ultime pour les jeunes garçons de changer leur statut. Cette éducation forme à l'obéissance et à la soumission. Dans les zones désertiques et sahéliennes, le mode éducatif forme à l'endurance. Dans ces zones, elle forme à l'endurance, à

l'insoumission et à la bravoure. A l'ère de la fondation, il est question de mettre les deux valeurs contradictoires ensemble. De part leur éducation de base, les Nordistes n'acceptent pas la soumission et prétendent dominer leurs compatriotes du Sud, obéissants. C'est le premier facteur d'adversité.

Pour les filles, l'éducation à la vie conjugale, à l'art culinaire et à la gestion ménagère est presque'identique partout, mais le respect du tabou sexuel est relatif à chaque peuple. Une grande exception est faite chez les Banana du Mayo-Kebbi où on encourage la sexualité chez les adolescents. (Mbaïosso 90). Quant à l'excision, arrivée avec le courant islamique (Dicka 58), elle n'est pas pratiquée par les femmes de beaucoup de peuples, tant au Nord, au Centre qu'au Sud. L'excision avait été importée de l'Egypte entre 6000 et 5000 ans avant Jésus Christ. Avant l'arrivée de l'islam et de la colonisation européenne, les peuples tchadiens, à tous les niveaux, pratiquaient le mariage exogamiques. Chez certains (Toubou et Massa), le mariage se faisait même par rapt. L'endogamie, qui fut incestueuse, est une culture importée par la voie islamique. (Baroin 105).

Les Arabes blancs et les Peuls répugnent toutes activités manuelles; notamment les travaux champêtres. Etant musulmans de longues dates, ils se montrent toujours supérieurs aux autres. Cette considération sera suivie par tous ceux qui s'étaient convertis. C'est alors qu'a commencé l'incohésion sociale.

10.3. Les causes des mésententes au Tchad de nos jours

Les variances culturelles préislamiques et précoloniales des pays du Tchad causaient moins de problèmes d'autant plus qu'il régnait le respect mutuel. La première source de division des peuples du Tchad venait de l'islam. À son arrivée, il créa des idées nouvelles (imposition du mariage endogamique, exclusion des non-musulmans considérés désormais comme des esclaves,

le prosélytisme islamique, les castes). Dorénavant, les animistes voyaient les peuples islamisés comme leurs bourreaux. L'inimitié commence à partir de ce moment-là. (Chapelle, 1987 127).

En 1900, les territoires de ces multiples peuples étaient réunis pour constituer un Etat unitaire. Boudés par les musulmans du Nord, les Européens se sont fondés sur les animistes du Sud pour gouverner. L'occidentalisme s'est développé à travers la scolarisation massive des animistes. À partir de 1930, commence le christianisme chez ces derniers. Le christianisme renforce la scolarisation, l'occidentalisme et érige une barrière contre l'avancée de l'islamisation dans le Sud. Les convertis à l'islam et les convertis au christianisme se haïssent et s'affrontent par l'entremise de l'orientalisme et l'occidentalisme. Le fossé se creuse et est attisé par la manipulation des acteurs politiques. Il a été curé par la guerre civile de 1979. Le rôle de ces derniers et la discrimination creusent davantage l'abcès.

Conclusion

La nation tchadienne est constituée de 150 ethnies que les études ethnographiques et anthropologiques ont réparties en 10 groupes. L'exploration de l'histoire de la migration des peuples du bassin tchadien a montré que beaucoup d'entre eux avaient suivi le même itinéraire de migration avant de s'éparpiller et donc, avaient des affinités culturelles. Par ailleurs, l'analyse de ces groupes a montré qu'à l'époque préislamique, tous les Sahariens et Sahéliens, furent des agriculteurs avant d'embrasser le secteur pastoral. Ils étaient tous des animistes-fétichistes. Ils étaient des idolâtres. Seuls, les Arabes et les Peuls, arrivés à la période islamique, vivaient avec des normes coraniques. Ils furent les vulgarisateurs des valeurs islamiques. De même, les

peuples précoloniaux de la zone méridionale, furent des agriculteurs-chasseurs ou des agriculteurs-pêcheurs. Ils furent des animistes, pratiquant l'idolâtrie. Toute leur vie était fondée sur le sacré.

De tout ce qui précède, il convient de souligner que les peuples préislamiques du Nord et du Centre, et les peuples précoloniaux du Sud du Tchad, avaient presque les mêmes valeurs morales, sociales et culturelles, avec quelques différences près. Ce sont les systèmes d'éducation traditionnelle qui différaient. Aussi, la diversité de la nature tchadien qui a imposé différentes activités socioéconomiques à ces peuples selon les zones, a impacté ces peuples, en leur imposant des civilisations aussi variées. Mais une culture uniforme à tous, a retenu notre attention. C'est celle du sacrifice aux esprits ancestraux et aux objets divinatoires. Cette pratique est appelée *saddaga* chez les Toubou, les Ouaddaï, les Kenga, les Baguirmi, les Banana et l'ensemble sara. Elle a la même désignation et le même fondement chez tous ces peuples. Elle est un indice de plus de rapprochement des peuples du Tchad.

Il ressort de cette étude que, les sources des conflits socioculturels au Tchad de nos jours, avaient commencé avec l'islamisation, envenimée par la colonisation européenne, la christianisation et le comportement des hommes politiques. L'islam a instauré l'esclavagisme, qui a fini par stigmatiser les non-convertis. Les non-convertis à l'islam sont appelés *Kirdi* (païens ou infidèles en Kanembou et ennemis en gorane). Ils étaient des proies à faire esclaves. (Courtécuisse, Croquevielle et al 139). La colonisation et le christianisme les ont sauvés et les ont montés contre les musulmans. Incités par des puissances musulmanes étrangères, les musulmans ne veulent pas lâcher et multiplient des agressions. Les politiciens exploitent cette attitude, créant davantage des iniquités entre les peuples. Les peuples du Tchad, tels que connus à travers cette étude,

pouvaient former une cohésion sociale, voire une nation sans trop d'ambiguïtés. Les sources de division ont des origines étrangères et politiques avec l'arrivée de l'islam et du christianisme. Les deux facteurs créent un rideau de fer, handicapant à la fondation d'une nation réelle dans ce pays.

Références bibliographiques

Aboubacry Moussa Lam. (2004). L'origine « égyptienne des Peuls ; les principales thèses confrontées aux traditions africaines et à l'égyptologie. (Consulté le 28/12/2023). <http://www.ankhonline.com> . 463p.

Adama Dacour, Aimé. (2001). « Kouka et Médégo, langue du groupe Sara-Bongo-Baguirmi ». Mémoire de Maîtrise. Université de Ngaoundéré. 85p.

Adoum Mbaïosso. (1990). *L'éducation au Tchad*. Paris : Karthala. 271 p.

Ahmet Ngaré. (1994). « Histoire structurelle du royaume du Baguirmi... ». Thèse de Doctorat en Histoire. Université de Montpellier. 470P.

Ambassade de la République du Tchad en Allemagne. (2020). « Le Tchad : peuples et cultures ». (Consulté le 28/12/2023). contact@ambatchadberlin.com.

Baroin, C. (2002). *Les Toubou de la préhistoire à l'indépendance*. Paris : Vent de sable. 171p.

Bruel, G. (1930). *Afrique Equatoriale Française*. Paris : Maisonneuve et Larose. 256p.

Cabot, J. et Dizian, R. (1955). *Population du Moyen-Logone*. Paris : ORSTOM. 74p.

Chapelle, J. (1983). *Nomades noirs du sahel*. Paris : L'Harmattan. 448p.

Chapelle, J. (1987). *Le peuple tchadien : ses racines et sa vie quotidienne*. Paris: L'Harmattan. 304 p.

- Courtécuisse, L., Croquevielle, J. et al. (2015). *Quelques populations de la République du Tchad*. Paris : CHEAM. 301p.
- Damas C. F. (1997). *Les Massa du Tchad : bétail et société*. Paris : Maison des sciences de l'homme. 231p.
- Dalmais, P. (1960). « Regard sur le passé du Tchad ». *Histoire et légende*. pp.19-52.
- Dicka, K.H.E.N. (2011). « Excision : pratique, perception et lutte chez les Arabes -Choua... ». Mémoire de Master Université de Ngaoundéré. 135p.
- Dinguemadji, A. (2007). « Etat précolonial et les sociétés tchadiennes ». *Tchad, la grande guerre pour le pouvoir (1979-1980)*. N'Djaména : Centre Al-Mouna. pp. 29-80. 480p.
- Djinan, B. (2006). « Le parallélisme entre l'initiation traditionnelle (*yondo*) et l'éducation moderne dans la commune de Koumra ». Mémoire de fin de formation en CAPEL. ISSÉD de N'Djaména. 62p.
- Djita Issa Djarangar. (2000). « Qui sont ces Sara qui crient sur nos têtes ? ». *Revue CAMES*. Série B : Volume 13, n°04. pp.100-108.
- ENAM. (1971). *Les populations de la Tandjilé*. Fort-Lamy. 18p.
- Fleury Cuvillier. (1937). « Monographie de la circonscription du Mayo-Kebbi ». *Brazzaville : Bulletin des sociétés des Recherches congolaises*. N°12-octobre 1937. p11-36.
- Hindou Oumarou Ibrahim. (1984). « Situation des Peuls Mbororo autochtones du Tchad ». N'Djaména : AFAT. (Consulté le 05/09/2023). <https://www.gitpa.org>.
- Gagsou Golvang Bayo. (2006). « Le Logone géographique ». *Cahier d'Histoire*. n°02. pp.06-46.
- Issa Hassan Khayar. (2011). « Education traditionnelle et éducation moderne, ... ». *Le Mois en Afrique*. n°163/164. pp.82-94.

Kalk, Pierre. (1972). « Pour une localisation du royaume de Gaouga ». *Journal of African history*. Volume 13, n°04, pp. 529-548.

Lebœuf, J.P. et Annie M.D. (1959). *Les populations du Tchad (nord de 10^e parallèle)*. Paris : PUF.

Le Cornec, Jacques. (1963). *Histoire politique du Tchad, de 1900 à 1962*. Paris : Fac. 416p.

Magnant, J.P. (1985). *Terre sara, terre tchadienne*. Paris : L'Harmattan. 380p.

Magnant, J.P. (1988). « La mise en place des populations dans l'Est de la Préfecture du Lac d'après la tradition orale ». Paris : *IRD*, pp.183-207.